

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 16 FEVRIER 1895

UNE IDÉE D'OISEAU-MOUCHE

Faut-il en avoir, une tête d'oiseau ou de mouche, ou des deux à la fois ! Peut-on perdre la carte à ce point !

Notre oiseau-mouche a failli nous échapper !

Nous l'avons trouvé tout gourmé, tout gonflé, dédaigneux des humbles fleurs où il se plaisait jusqu'ici, et déployant ses ailettes pour aller butiner aux étoiles. C'est ce qui s'appelle avoir de hautes visées !

Et il monologuait : " *Autour du drapeau*—Père Lacasse—Bon journal—Völtige partout pour le bien de ses compatriotes—Bien rédigé—Continue coups de bec aux fleurs malsaines....."

Le diagnostic était facile : accès de vaine gloire, dû à l'élogieuse mention qu'a faite de L'OISEAU-MOUCHE le Rvd P. Lacasse, dans sa dernière *Mine*.

Eh bien, nous avons fait belle leçon au vaniteux oiseau.

"Petit, c'est très vilain de vous pavaner de la sorte. D'abord, vous ne deviez pas lire ces lignes trop bienveillantes. Fermez l'oreille, quand on dit de vous du bien : voilà la règle qu'il faut suivre toujours.

"Sans doute, vous devez rendre grâces à l'estimable auteur du très grand honneur qu'il vous a fait ; mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre toutes les paroles que dicté l'amitié.

"Travaillez pour le bien, remplissez de votre mieux la tâche que Dieu vous donne, et faites en sorte que Lui, Lui soit content de vous.

"Maintenant, oiseau, retournez à vos fleurs accoutumées.

"Surtout, ne laissez plus entrer

dans votre petit cœur ces méchants germes de vanité."

Oh ! il n'y retournera plus !

ORNIS.

UNE LETTRE DE MGR FÈVRE
(A LAURENTIDES)

Louze, ce 5 janvier 1895

Monsieur et ami,

J'ai vu, dans un récent No de l'*Oiseau-Mouche*, avec surprise, mais sans déplaisir, un extrait de notre correspondance. Vous me dites, cher Monsieur, que c'est, de votre part, une invite pour que j'adresse, à l'*Oiseau-Mouche*, directement, un petit mot de sympathie. S'il s'agissait d'une collaboration régulière, je me recuserais ; mais s'il ne s'agit que d'un mot, je puis toujours très volontiers l'écrire.

Le mot que je veux dire n'est, de ma part, qu'une réminiscence et un aveu de mes faiblesses. En 1842, à mon arrivée au petit séminaire de Langres, examen fait de mes condisciples et de moi-même, j'étais arrivé, en mon for intérieur, à cette double conclusion : lo qu'il y avait une certaine perfection que je ne pourrais jamais atteindre ; et 2o que j'avais certains condisciples que je ne pourrais jamais égaler. La conclusion était que je devais me borner à garder mon rang, le cinquième sur trente-six ; m'efforcer de ne pas déchoir ; me résigner à ne pas monter plus haut.

C'était, de ma part, une double erreur.

Certainement, il y a, dans chaque âme, des qualités d'esprit, de cœur, de volonté et de caractère ; certainement ces qualités ne sont pas égales en fait et en puissance ; certainement, il y a des élèves inférieurs et des élèves supérieurs. Les conditions et le classement de chaque semaine en fournissent la preuve.

Mais, dans la jeunesse ; mais, au séminaire, ce classement n'est pas chose définitive. Les âmes possèdent une virtualité dont elles ne connaissent pas encore les ressources ; elles ont, dans leurs qualités latentes, une certaine *équivalence* ; elles doivent puiser, surtout dans l'exercice de la volonté, la force nécessaire pour découvrir ces équivalences, développer ces ressources, mettre en œuvre toutes leurs énergies.

Par conséquent, aucun élève n'a le droit de se dire qu'il est ce qu'il est ; qu'il ne peut rien devenir de plus ; et qu'il doit se contenter de son néant, ou de sa médiocrité. Dans chaque élève, il y a un trésor caché, un don de la Providence. Ce don, au moment où il est fait, ne reçoit pas, du collateur divin, une limite fixe : ce n'est qu'un commencement, un germe. Ce germe, il faut le faire éclore ; ce commencement, il faut le continuer. Les dons de Dieu sont sans repentance, mais ils sont sans borne. Au moment où Dieu nous accorde son bienfait, il nous oblige à le faire valoir, et il s'engage, si nous voulons faire valoir son prêt, à nous éclairer de sa grâce, à nous soutenir de son concours, à devenir notre collaborateur. De là il suit que si chaque élève a reçu ses avantages propres, en pur don de Dieu, il doit, en plus, les faire valoir, les continuer, les féconder, par son œuvre personnelle et avec un concours particulier de Dieu.

J'écris ces lignes au coin du feu. Au moment où je les trace, je vois, à mon foyer, une bûche de fond, un cendrier en avant, quelques petites écailles et une grosse. Si ce bois était resté au hangar, il serait sans utilité ; avec la disposition harmonieuse que lui donnent mes pincettes et le concours actif du tisonnier, ces morceaux de bois, si morts et si muets, assurent mon feu jusqu'à six heures du soir. Chaque fois que mon impatience viendra secouer leur inertie, ils s'impressionnent de se réveiller, de dégager des millions d'étincelles, de se transformer en gros charbon ; je n'ose pas ajouter qu'ils se re-oudront en fumée et en cendres, fait pourtant incontestable, et qui offre au si ses leçons.

Une classe se compare pas déceinement à un tas de bois. Autant le tas de bois est insignifiant, autant une classe est belle. Il

n'y a même rien de plus beau, en ce monde, qu'une classe. C'est l'assemblage de créatures de Dieu, rapprochées pour tirer d'elles, par leur propre développement et par leur concours, tous les mystères de grâce, tous les prodiges de puissance que Dieu a enfermés dans les éléments de leur constitution. Si les élèves entendent bien cette doctrine ; s'ils s'obligent strictement et avec joie au travail ; s'ils fécondent avec une invincible confiance les dons cachés dans leur nature, vous verrez quelque chose de plus beau qu'un feu d'artifice avec ses étincelles et de plus utile qu'un foyer avec ses charbons. Vous verrez ces jeunes gens réveiller, exciter, développer, rectifier, fortifier toutes leurs facultés intellectuelles et morales. Et dans la mesure même où vous les aurez vus, en classe, évoluer et grandir, par un travail quotidien où Dieu a sa part, vous les verrez un jour, dans la société publique, devenus hommes, convertir en bienfaits sociaux leurs succès scolaires et devenir les chefs d'avant-garde de la nation dont ils sont les enfants.

Ces faits sont pleins d'heureuses conséquences.

Jamais un élève ne doit se dire qu'il est à son rang ; il est, au contraire, toujours au-dessous de ce qu'il doit être et c'est à atteindre un degré supérieur qu'il doit consacrer tous ses efforts.

Jamais un élève ne doit se dire qu'il y a, pour lui, des matières interdites et des progrès impossibles ou inutiles ; il y a toujours un progrès possible ; il n'y a pas de progrès inutiles ; il n'y a pas de matières interdites. *Nil mortalibus arduum*, dit Horace. *Possunt quia posse videntur*, ajoute Virgile.

Ce dernier point surtout est de la plus haute importance. L'humanité qui, sans sa masse, est lourde, parce qu'elle est molle, s'est fait des divinités épicuriennes et littéraires. Il n'y a rien de plus naïf qu'Homère, rien de plus doux que Virgile, rien de plus fonde qu'Aristote, rien de plus sage qu'Hippocrate, rien de plus savant que saint Thomas. Cela dit, on s'élève, on se pâmé d'admiration. J'ai, comme tout le monde, mes admirations et mes enthousiasmes ; il en faut ; c'est le plus sûr moyen pour découvrir en soi des forces ignorées. Mais j'avoue que je briserais toutes les dîtes traditionnelles, si l'on devait conclure qu'il n'y a plus qu'à se coucher par terre. Le passé a connu toutes les grandeurs. A nous, il nous appartient de les continuer et de les surpasser. C'est le devoir, c'est aussi l'honneur et ce qu'on a pe le la gloire. On peut ne pas mettre la main sur les couronnes ; il faut toujours tâcher d'y atteindre.....

JUSTIN FÈVRE.

ETUDE SUR LE SYSTEME DES
BANQUES CANADIENNES

A Messieurs les élèves du Cours
commercial du Séminaire de
Chicoutimi

Grâce au dévouement sans borne de vos bons professeurs, qui ne négligent rien pour vous donner une éducation aussi pratique que possible, vous avez, depuis plusieurs années déjà, une banque dont vous êtes, tout à la fois, les employés et les clients. Je suis convaincu que vous ne prendriez pas un "billet" pour un "chèque" et vice versa. Pas un d'entre vous n'ignore comment faire une "traite" ou "lettre de change." Si un jour ou l'autre on vous envoyait à la banque de votre localité pour y faire un dépôt, j'en suis certain, vous ne seriez pas embarrassés si le compteur votis demandait de remplir un "bordereau."